RETRO NEWS

téressant de voir comment se fût comporté notre dirigeable dans un cas concret nettement défini. C'eût été, en outre, pour lui, un excellent exercice, dont il eût pu tirer de nombreux enseignements.

De Beyre.

AFFAIRES MILITAIRES

Grandes manœuvres du 2e corps. — Hier, ont commencé les manœuvres de la 3e division contre la 4e. Elles dureront quatre journées consécutives, pendant lesquelles on devra étudier une seule et même opération. C'est là une excellente idée, que le général Brugère avait déjà mise en pratique en 1904 et en 1905 et dont l'application devrait être absolument courante.

Le général Michel, commandant du 2e corps et directeur de ces manœuvres, a, de plus, pris la précaution de développer d'une manière considérable le nombre des arbitres. C'est là encore une très bonne mesure qui doit permettre de faire disparaître bien des invraisemblances.

Ce qui fait le grand intérêt des manœuvres du 2e corps, c'est, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, la mise sur pied de guerre d'une de ses divisions, et la représentation de quelques organes des services de l'arrière.

D'après les renseignements communiqués à la presse, la 4e division comprterait 400 officiers, 2,000 chevaux, 400 voitures et 15,000 hommes de troupe. Si les trois premiers nombres correspondent bien à ceux d'une division mobilisée, il n'en est pas de même du dernier, qui est inférieur de 3,500 unités à l'effectif réglementaire. Ceci ne nous surprend pas. Par suite des dispenses accordées au dernier moment à un grand nombre des réservistes. pas mal de compagnies ne comptaient dans le rang, au départ de leurs garnisons, que 180 hommes au lieu de 250. On ne peut que regretter ce déchet initial.

Quant au corps d'armée qui se trouve renforcé pour les manœuvres d'une division de cavalerie, de 2 bataillons de chasseurs, de 2 bataillons de zouaves et d'un bataillon d'infanterie, il comprend au total 1,270 officiers (dont 300 de la réserve) ; 33,700 hommes ; 5,350 chevaux et 1,100 voitures.

Or, un corps d'armée sur pied de guerre compte à lui tout seul : 1,300 officiers, 45,000 hommes, 13,500 chevaux et 2,500 voitures.

On voit que nous sommes encore loin de compte. Il serait cependant indispensable que l'on fît évoluer des corps d'armée complètement mobilisés, avec tous leurs services.

Constatons toutefois qu'un effort a été tenté cette année dans ce sens, et souhaitons qu'il soit étendu dans l'avenir à un plus grand nombre d'éléments.

Le ministre de la guerre aux manœuvres. — Voici les dispositions concernant le voyage du ministre de la guerre :

M. Etienne arrivera le 4 septembre, à 4 h. 55 du matin, à Foulain, où il sera reçu par le général Pendezec, directeur de la manœuvre. Il sera accompagné du général Chapel, son chef de cabinet, du général Brun, chef d'état-major général de l'armée, du général Oudard, directeur de l'artillerie, du général Roques, directeur du génie et de ses officiers d'ordonnance, les commandants Jouinot-Gambetta, Tissier et Lequime.

Vers cinq heures quarante-cinq, le ministre et sa suite, ainsi que MM. les représentants de la presse monteront dans un train spécial qui sera organisé par l'équipage de siège d'artillerie et se rendront au mamelon du bois de Vèvre. En cours de route, le ministre visitera les camps et les parcs de siège de l'artillerie et du génie. Au mamelon de la Vèvre, il assistera au tir réel qui sera exécuté par un certain nombre de batteries de siège sur l'ouvrage du Pays. Il remontera ensuite dans le train spécial et parcourra toute la ligne des batteries.

A midi et demi, il déjeunera avec les officiers et les personnalités qui l'accompagnent, au quartier général de la direction de la manœuvre, où il trouvera les généraux et les chef de corps et de service stationnés à proximité de la ville et invités par le général directeur.

Le voyage du ministre ayant un caractère exclusivement militaire, il n'y aura aucune réception.

Dans la journée, le ministre se réserve de visiter sans aucun apparat officiel les cantonnements, les camps et l'hôpital de Langres. Il dînera, le 4, seul avec le général directeur de la manœuvre, le chef d'état-major général et ses officiers d'ordonnance à la cantine du quartier général.

Quelques députés, dont plusieurs membres de la Commission de l'armée accompagneront le ministre au cours de sa visite.

Le 5 septembre, le ministre se rendra de très bonne heure sur le terrain de la manœuvre, où de nouveaux tirs réels seront exécutés en sa présence par des batteries de siège du mamelon de la Vèvre sur les ouvrages de Virloup. Il assistera ensuite aux dernières opérations de la manœuvre.

A l'issue de la manœuvre, les troupes seront massées le long des routes les plus voisines, d'une part sur le plateau à l'ouest des villages de Saint-Martin et de Saint-Ciergues, d'autre part entre l'ouvrage du Pays et celui de Perrancey.

En chacun de ces points, le ministre remettra des décorations à un certain nombre d'officiers et de sous-officiers et passera devant le front des troupes.

Il rentrera ensuite à Langres, où il offrira, à une heure, un déjeuner militaire auquel seront conviés le préfet de la Haute-Marne, le sous-préfet et le maire de Langres.

Le ministre quittera. Langres à quatre heures vingt-sept et sera de retour à Paris à huit heures quarante-cinq, d'où il repartira à dix heures pour aller assister aux manœuvres du 2e corps d'armée.

La nouvelle tenue de l'infanterie. — La nouvelle tenue de l'infanterie expérimentée par une compagnie du 72e, aux manœuvres de Compiègne, a subi une modification.

On sait que cet uniforme, vareuse et culotte grise à passepoils rouges, était complétée d'une casquette à longue visière formant couvre-nuque en arrière. L'ensemble rappelle assez certains uniformes espagnols. On a remplacé la casquette par un casque d'été de même couleur grise.

C'est la première fois qu'aux manœuvres et suivant un règlement de date récente tous les soldats d'infanterie sont munis chacun d'un outil, pioche, pelle, bêche, etc., posé contre une des parois du sac. Le fer de ces outils est enfermé dans une gaine en cuir, non pas pour l'empêcher de se rouiller, mais pour éviter les coupures qui se produiraient infailliblement sur le sac ou sur la capote.

Les insolations aux manœuvres. — Certains journaux ont annoncé qu'au cours des manœuvres de la 16e division d'infanterie, plusieurs cas d'insolation, dont deux mortels, se seraient produits.

Au ministère de la guerre, on dément formellement ces faits, qui ont été considérablement exagérés, car d'après les rapports des chefs de corps, l'état sanitaire des troupes est excellent. Certains hommes qui avaient été indisposés par la chaleur, dès le début des manœuvres, ont actuellement repris leur place dans le rang.

Un incendie. — Le ministère des colonies communique la dépêche suivante :

Fort-de-France (Martinique),
2 septembre.

Un incendie a éclaté hier à Fort-de-France et a détruit en partie les ateliers et bureaux de la direction de l'artillerie.

Il n'y à déplorer aucun accident de personnes.

DANS LA MARINE

Entrée en service des cuirassés du programme de M. de Lanessan. — Succès des essais du cuirassé « Patrie ».

Toulon, 2 septembre.

Le cuirassé *Patrie* vient d'exécuter, de la facon la plus satisfaisante, ses essais officiels de recette en présence de la Commission permanente des essais de la flotte, présidée par le contre-amiral Massé, et dont les membres sont M. le capitaine de vaisseau Nény, MM. les ingénieurs en chef Gayde et Tréboul et M. le mécanicien inspecteur Caralp. La Commission a signalé au ministre l'excellent fonctionnement, dans chaque épreuve, des machines et des chaudières, qui sont du type Niclausse.

On a obtenu plus que le marché ne demandait, tant au point de vue de la vitesse qu'au point de vue des consommations de charbon qui donneront lieu à des primes pour les constructeurs.

Nous reproduisons ci-dessous les résultats officiellement constatés :

Essai à toute puissance du 17 août 1906 :

17,859 chevaux au lieu de 17,500 prévus ; vitesse, 19 nœuds 125 au lieu de 18 prévus ; allure de combustion par mètre carré de grille, 115 kilogrammes au lieu de 120 prévus.

Essai à la puissance normale des 21 et 22 août 1906 :

11,660 chevaux ; vitesse, 17 nœuds 8 ; consommation de charbon par cheval, 0,715. Le marché prévoyait une consommation comprise entre 0,700 et 0,800.

Essai à la puissance de 1,233 chevaux du 25 août 1906 :

Vitesse, 7 nœuds 90 ; consommation, 590 grammes. Le marché prévoyait entre 600 et 700.

La Commission a exprimé d'autre part sa satisfaction au sujet de la rapidité inusitée avec laquelle les essais ont été exécutés.

Commencés le 17 août, ils étaient terminés le 25, en conformité absolue, par conséquent, avec les prescriptions de la dépêche du 19 novembre 1903 qui spécifie que désormais, sauf dans des cas d'avaries exceptionnelles où il devra être rendu compte au ministre, il y aura entre les essais de l'appareil moteur et de l'appareil évaporatoire un délai maximum de trois jours.

On connaît trop dans la marine la durée tout à fait excessive de la période d'essais de certains navires dont les plus malchanceux ont été le *Fleurus*, le *Coëtlogon*, la *Jeanne-d'Arc* et le *Jules-Ferry*.

La *Patrie* est, d'autre part, le premier bâtiment — par suite des échecs successifs du *Jules-Ferry* — sur lequel puisse être appliquée la circulaire du 12 février 1903 qui a modifié si heureusement les conditions de recette de nos grands navires. On sait que dorénavant, au lieu de ne faire que trois heures d'essai à toute puissance, ce qui est tout à fait insuffisant, les grands navires font dix heures à cette allure et répètent même cet essai en se mettant dans l'hypothèse du cas de guerre où 1/4 de l'appareil évaporatoire est mis hors de combat, en n'utilisant par conséquent que les 3/4 des chaudières.

Les six puissantes unités de 14,870 tonnes du programme de M. de Lanessan vont ainsi successivement entrer en service (la *République*, après d'excellents essais préliminaires, va faire ses essais officiels le 12 septembre à Brest), en donnant des garanties qu'aucun autre navire de notre flotte ne possède au point de vue de la sécurité du fonctionnement en service, de l'économie et de la facilité de maintenir en toutes circonstances de navigation ou de guerre la vitesse prévue.

On s'est ému d'une erreur qui aurait été commise dans l'exécution des tourelles de 305 et qui, si le bruit rapporté était exact, aurait rendu cette partie de l'artillerie inutilisable pendant de longs mois et nécessité d'énormes dépenses pour la réfection.

Des renseignements puisés à bonne source nous permettent d'affirmer qu'il y a, en effet, une erreur commise dans l'exécution, mais qu'elle est loin d'avoir l'importance qu'on lui a attribuée, qu'elle sera réparée à peu de frais et en peu de temps, et que, dans quelques mois, ces puissantes unités de combat seront absolument prêtes à remplir toutes les missions en vue desquelles le sacrifice de leur construction a été imposé au pays.

UN CONGRÈS D'HYGIÈNE SOCIALE
A LA HAYE

A La Haye, tout comme des diplomates, les savants et les administrateurs qui composent l'Association internationale contre la tuberculose vont tenir du 5 au 8 septembre un congrès et leur manière de travailler à la paix du monde ne sera pas la plus mauvaise.

Il y aura là des représentants de 21 nations : beaucoup de médecins illustres, beaucoup d'hommes de bonne volonté. S. A. R. le prince Henri de Hollande les recevra ; M. de Ranitz, grand maître des cérémonies, a préparé pour eux des excursions charmantes. Mais j'imagine que les séances de discussion attireront davantage encore ces travailleurs.

C'est la cinquième fois qu'ils se réunissent ainsi. L'Association, qui fait figure d'Académie à la façon de l'Institut international de statistique ou de quelques autres groupements « fermés », l'Association les a convoqués successivement à Berlin en 1902, puis à Paris, à Copenhague, et de nouveau à Paris. Association vraiment internationale, car son secrétariat, la présidence du Comité administrateur et la rédaction de sa revue, *Tuberculosis*, sont entre les mains des Allemands, mais sur les cinq autres membres du Comité administrateur, quatre sont étrangers (le docteur Calmette, de Lille, y représente les nations de langue française) et, mieux encore, le président général de l'Association était un Français !

Il suffira de rappeler le nom de ce président, le docteur Brouardel, pour faire comprendre que le congrès de 1906 débutera par des paroles attristées. Personne ne peut croire encore à la disparition de ce simple et bon et lucide savant, maître dans l'art de clarifier les débats, toujours prêt à chercher les solutions apaisantes.

Il représentait la France avec une autorité si souriante et faisait si galamment prévaloir sa nation ! Mieux que quiconque, il a travaillé à accroître l'influence française, sans perdre de vue un moment l'œuvre humaine, universelle, dont on lui confiait la direction.

Il nous disait lui-même de ne pas nous attarder auprès des morts, et de travailler. Tant de problèmes, techniques ou sociaux, restent encore à étudier, au lendemain du grand congrès international de la Tuberculose de Paris !

Le congrès de La Haye s'efforcera d'abord de déterminer les résultats pratiques donnés par les recherches récentes sur les voies par lesquelles se produit l'infection tuberculeuse et sur la thérapeutique spécifique de cette maladie.

Qu'on me permette de citer une partie des conclusions, un peu révolutionnaires mais fortement soutenues, du rapport présenté par le docteur Albert Calmette :

En dehors des circonstances relativement rares où le virus tuberculeux est inoculé ou accidentellement introduit dans la peau ou dans les muqueuses préalablement lésées et s'y installe en donnant naissance à des formes de tuberculose locales (lupus, tuberculoses naso-pharyngées, otites tuberculeuses, etc.) plus ou moins susceptibles de se propager aux organes voisins par les vaisseaux lymphatiques, presque toutes les localisations internes de l'infection tuberculeuse sont d'origine intestinale.

Des poussières sèches ou humides souillées de bacilles tuberculeux sont, en général, incapables de produire l'infection directe du poumon.

Dans l'immense majorité des cas, la contagion de l'homme résulte de la pénétration, dans ses voies digestives, de bacilles frais et virulents de provenance humaine (crachats) ; ainsi s'expliquent la fréquence et la gravité des contagions familiales et de celles que l'on observe dans les collectivités, les ateliers et les bureaux.

Enfin les bacilles tuberculeux d'origine bovine sont capables d'infecter l'homme, surtout dans le jeune âge ; mais la fréquence et la gravité de cette infection sont apparemment beaucoup moindres que celles produites par les bacilles tuberculeux d'origine humaine.

L'une des principales conclusions de ce rapport est que nous devons désormais diriger la plus grande somme de nos efforts vers la destruction aussi immédiate que possible des produits virulents issus de l'homme malade. La lutte contre le crachat, d'une part, l'éducation hygiénique des sujets atteints et celle des personnes obligées de vivre à leur contact, d'autre part, sont les bases essentielles de la prophylaxie antituberculeuse.

M. Maragliano, le célèbre professeur de Gênes, défendra ses idées sur la thérapeutique de la tuberculose. Il croit, on le sait, qu'on peut immuniser l'homme par une vaccination spécifique. Mais que de restrictions prudentes à cette affirmation encourageante ! Il est absurde, proclame-t-il, d'attendre de cette méthode une action curative sur des tissus déjà détruits, sur des organismes déjà intoxiqués. Sa thérapie sera préventive et rien que cela. Et ce serait déjà si beau !

Puis voici une série de problèmes sociaux, posés et parfois partiellement résolus dans des travaux que nous aurons sans doute l'occasion d'analyser. C'est le développement de la tuberculose infantile (avec un rapport du docteur Léon Petit), les rapports de la prostitution avec la tuberculose (docteur Spillmann, de Nancy), la lutte contre la tuberculose dans l'armée et dans les établissements pénitentiaires, le rôle de l'éducation, la déclaration obligatoire (ce procédé rigoureux de dénonciation, que l'Académie de médecine a si longuement discuté le printemps dernier), enfin l'organisation des dispensaires et « ce que peuvent coûter les sanatoriums ».

Nouvel effort, noble effort d'hommes que ne cesse d'irriter un absurde gaspillage d'existences humaines, et qu'encouragent déjà, il faut le dire, quelques premiers succès : des fléchissements légers dans nos statistiques mortuaires.

Edouard Fuster.

JOURNAUX ET REVUES

La Supplique

⁂ Comme on devait s'y attendre, la Supplique adressée au Pape par un groupe de catholiques français suscite de vives polémiques et donne lieu aux commentaires les plus variés et les plus véhéments.

⁂ Le *Journal des Débats* trouve que cette lettre vient trop tard, en temps inopportun.

Les auteurs de la Supplique. dit notre confrère, dédaignent les ménagements diplomatiques. Ils parlent au Pape avec une rude franchise, cendamnant son Encyclique, cherchant à lui en faire honte, et, pour mieux l'effrayer sur les conséquences possibles, n'hésitant pas à lui présenter à la fois tous les sujets d'inquiétude qui doivent assiéger son esprit, en insistant fortement sur les plus délicats. Nous ne chercherons pas à pressentir l'impression que cette Supplique pourra causer au Saint-Père, plus habitué à donner des leçons qu'à en recevoir ; mais, en admettant qu'elle eût eu dans un autre moment quelque chance de produire un effet salutaire, elle a le malheur d'être aujourd'hui tardive. Puisque les catholiques dont il s'agit avaient tant de choses sur le cœur, que ne les ont-ils dites plus tôt ?

Maintenant, nous le répétons, le Pape s'est prononcé, et il y aurait quelque hardiesse à croire que les arguments de la Supplique, malgré la force que quelques-uns peuvent avoir, fussent de nature à le faire changer d'avis. Nous ne les discuterons pas : ce serait leur reconnaître une opportunité que, précisément, nous leur contestons. Au surplus, les auteurs de la Supplique, après avoir fait entendre au Pape le sévère langage de ce qu'ils regardent comme la vérité, répètent à maintes reprises qu'en aucun cas ils ne se sépareront de lui : en quoi ils se montrent vraiment catholiques, à l'exemple des signataires de la « Lettre aux évêques » que nous avons rappelée plus haut.

Le *Journal des Débats* croit cependant que ni le Pape ni le gouvernement ne voulant la guerre, on pourra peut-être amener une entente. Cet optimisme vague et généreux ne peut, hélas ! suffire à nous rassurer.

⁂ Dans le *Siècle*, M. J. Cornély admire l'esprit élevé et modéré qui inspire la Supplique, mais il n'ose lui prédire une heureuse fortune :

Ceci dit, et les auteurs de la Supplique ayant fait preuve d'autant de bon sens que de courage, je me hâte de reconnaître que ce beau document va soulever des critiques à peu près universelles et n'aura pour lui que la très infime minorité des gens sans passions.

. . . . . .

La malheureuse Supplique va donc être l'objet d'une réprobation générale. C'est ce qui arrive aux documents qui exposent la vérité et aux hommes qui la servent.

Et M. J. Cornély voudrait bien connaître les noms des signataires pour les féliciter. Nous partageons sa curiosité.

⁂ La *Petite République* s'étonne avec une touchante naïveté que de fervents caholiques puissent être sincères et clairvoyants.

La Supplique, dit-elle, qu'un groupe de catholiques français vient d'adresser au Pape, et dont plus loin nous publions des extraits, constitue, par son éloquente sincérité et son louable effort vers la vérité, un document tout aussi remarquable que déconcertant. Tant de franchise entre-t-elle dans l'âme des dévots ? Il paraît, et nous le constatons sans dépit.

Ce n'est pas un médiocre succès que d'avoir obtenu d'un adversaire aussi résolu que la *Petite République* cette déclaration respectueuse et étonnée.

⁂ L'*Aurore* rend hommage à la modération de la Supplique. Mais l'*Aurore* est-elle bien placée pour porter un tel jugement ?

Les catholiques viennent, dit-elle, d'adresser au Souverain Pontife une lettre respectueuse, mais ferme, et tout à fait digne du « pays des idées claires ». Le style en est exquis, parfois discrètement ironique, souvent éloquent, toujours parfaitement mesuré. C'est une œuvre de trop bonne foi pour que Rome la puisse déclarer contraire à la vraie foi. On y trouve conciliés avec tact l'obéissance obligatoire aux instructions pontificales et l'esprit de libre discussion qui, même au sein de l'Eglise, ne saurait perdre entièrement ses droits.

Nous espérons désormais que l'*Aurore* s'efforcera d'acquérir des qualités qu'elle sait si bien apprécier chez les autres.

⁂ *La Lanterne* s'applique à dénaturer les sentiments qui animent les signataires de l'adresse au Pape.

Sarto, dit-elle, a voulu ployer brutalement sous sa volonté les catholiques français, et voici que déjà ils lui répondent ; il voulait en faire des esclaves : il en fera, le temps et la vérité aidant, des libres penseurs.

Notre confrère oublie que les auteurs de la Supplique ont déclaré tout à la fois qu'ils déploraient la décision du Vatican mais qu'ils s'y soumettaient, et que — dans la suite et quel que soit le cours des événements — ils resteraient les fils respectueux et soumis du chef de la Chrétienté.

⁂ La *Libre Parole* blâme tout dans le nouveau document, — le fond, la forme, l'inspiration.

Si ces gens n'étaient que des esprits faux, dit notre confrère, et qu'ils fussent animés de bonnes intentions comme ils le prétendent, ils auraient tranquillement adressé leur Supplique au Pape et se seraient gardés de la publier pour éviter de provoquer de nouveaux sujets de discorde entre les catholiques auxquels le Pape a surtout recommandé l'union ; ils auraient, par-dessus tout, évité de la publier dans le *Temps*, dont le pavillon couvre toujours des marchandises religieuses suspectes.

Et notre confrère suppose que les signataires de la lettre sont des huguenots déguisés en catholiques, — tout simplement.

Les Mémoires du prince de Hohenlohe

⁂ On a déjà donné avant-hier un court extrait des Mémoires que le prince de Hohenlohe doit prochainement publier. Ce bref passage, à vrai dire, était plus singulier qu'intéressant et le prince se contentait de raconter comment, au cours d'un entretien avec M. Grévy, il remarqua que tout en parlant le Président de la République française « nettoyait de l'index une mauvaise dent, ce qui lui faisait plonger une bonne moitié de sa main dans la bouche, puis qu'il introduisait ce même index dans son nez ».

Evidemment ce sont là des détails pittoresques — mais qui ne suffisaient point tout à fait à nous donner une idée des vues pénétrantes et du jugement clairvoyant du prince de Hohenlohe.

Aujourd'hui la *Deutsche Revue* publie des extraits plus sérieux. Ces fragments se rapportent à l'époque où le prince exerçait les fonctions d'ambassadeur d'Allemagne à Paris.

Le correspondant du *Temps* à Berlin les apprécie ainsi :

Ce sont de courtes notes prises au jour le jour et où les événements les plus graves sont relevés de remarques spirituelles ou malicieuses qui leur donnent une agréable forme de vie et de bonne humeur. Après un dîner chez le comte de Beust, en mai 1879, le prince de Hohenlohe résume en quelques traits une conversation avec Martel, Léon Say, Waddington, Cialdini, Jules Ferry et Gambetta. Il était question des nouvelles lois contre les Jésuites, dont le programme d'éducation hostile à toute la philosophie moderne constituait un danger aux yeux de Gambetta et, divisant la nation en deux camps, pouvait mener à la guerre civile. Le prince de Hohenlohe abondait dans son sens et remarquait que depuis trente ans les Jésuites n'avaient eu que trop de temps pour agir sur la jeunesse. Gambetta trouvait la situation grave et était partisan de la fermeture de tous les établissements religieux non autorisés.

On en vint aussi à parler élections, et Gambetta exposa la nécessité d'en revenir au scrutin de liste, le scrutin d'arrondissement ne donnant qu'un Parlement peuplé de médiocrités et de députés n'ayant en vue que des intérêts locaux. Waddington, autrefois partisan du scrutin d'arrondissement, déclara aussi que le scrutin de liste était devenu une nécessité. Gambetta exposa aussi que le scrutin de liste ramènerait une Chambre modérée. « Il s'exprima, dit Hohenlohe, dans un sens conservateur, et il cita comme exemple Belleville, où, s'il n'avait pas été élu, un rouge aurait été nommé. »

Une conversation avec Tourguénief à son retour de Saint-Pétersbourg en 1879 est caractéristique. Le célèbre écrivain rapportait que le peuple russe était frémissant et que l'Empereur pouvait s'attacher définitivement le peuple par des concessions, mais on l'en détournait en lui représentant sans cesse que les concessions avaient conduit Louis XVI à la guillotine. Il ne voyait qu'une petite coterie qui l'excitait aussi bien contre les libéraux que contre les radicaux. Il en résultait un tel mécontentement que les modérés et les hommes d'ordre eux-mêmes ne pouvaient au fond du cœur s'élever contre les crimes politiques que leur raison condamnait.

Voilà qui vaut beaucoup mieux que les fâcheux « instantanés » du Président Grévy.

Le correspondant du *Temps* poursuit en ces termes :

Le rôle joué par le prince de Hohenlohe dans l'alliance autrichienne n'est pas moins curieux. Bismarck se méfiait de la Russie, et en dehors de la convention des trois empereurs il voulait conclure une alliance défensive avec l'Autriche. L'empereur Guillaume, qui revenait de voir l'empereur de Russie à Alexandrovo, ne voulait rien savoir d'un traité qu'il considérait comme une déloyauté après les assurances amicales échangées avec son neveu. Bismarck avait menacé de démissionner avec éclat. L'empereur Guillaume avait prononcé le mot d'abdication plutôt que de commettre ce qu'il considérait comme une félonie. Bismarck appela le prince de Hohenlohe à Gastein pour le charger d'aller trouver l'Empereur à Strasbourg et de s'y faire l'avocat de l'alliance autrichienne. Bismarck dut commencer par convertir Hohenlohe lui-même, qui rejoignit ensuite l'Empereur à Strasbourg. Guillaume exposa à Hohenlohe que l'empereur Alexandre lui avait assuré n'avoir fait aucune avance à la France, et que Bismarck voulait probablement se venger de la lettre d'Alexandre II en concluant avec l'Autriche une alliance contre la Russie.

Il avait, disait-il, l'impression que Bismarck voulait former une coalition contre la Russie entre l'Autriche, l'Allemagne, la

---

Feuilleton du FIGARO du 3 septembre

La Vie littéraire

LES DÉSENCHANTÉES

par M. Pierre LOTI

On vous a déjà parlé des *Désenchantées :* ici même, une marraine vénérée a tenu sur les fonts baptismaux ce dernier-né de Pierre Loti ; et vous savez que l'illustre auteur d'*Aziyadé* ne manque pas, à l'occasion, de lui rendre sa politesse. Venir en tiers dans un si légitime échange de bons procédés est un rôle assez ingrat, mais *les Désenchantées* révèlent chez l'écrivain un trop nouvel état d'âme, une évolution trop significative pour que « la Vie littéraire » puisse ne s'y pas intéresser.

Ce très beau livre n'est pas seulement, en effet, le « roman des harems contemporains », le plus douloureux des plaidoyers pour « ces petites fleurs de culture intensive écloses depuis peu dans la Turquie moderne » et qu'étouffe la rigueur anachronique d'une perpétuelle claustration ; c'est aussi le drame poignant de l'homme comblé par la vie, du nomade et tendre don Juan qui, chaque jour, se voit moins jeune et qui, tout bas, s'en épouvante. « Les êtres comme André Lhéry », nous dira le romancier, « auraient pu être de grands mystiques, mais n'ayant su trouver nulle part la lumière tant cherchée, ils se replient avec toute leur ardeur déçue vers l'amour et vers la jeunesse, s'y accrochent en désespérés quand ils les sentent fuir. Et alors commencent les puériles et lamentables tristesses, parce que les cheveux blanchissent et que les yeux s'éteignent ; on épie, dans une terrreur désolée, le moment où les femmes détourneront vers d'autres leur regard... » Or, cet effroi des années, des heures, des minutes, cette appréhension du déclin qui nulle part, sauf peut-être en certaines pages de *Fort comme la Mort*, n'ont été aussi cruellement, aussi sincèrement évoqués, vont planer sur tout le livre, hanter sans répit le héros, — et l'auteur.

Non que nous prétendions identifier l'un et l'autre, car, Loti ayant eu soin de nous avertir que son récit était purement imaginaire, nous serions mal venus à ne voir qu'une seule et même personne en lui et en cet André Lhéry, romancier célèbre, né au bord du golfe de Gascogne, poète vagabond et nostalgique, sensuel et sentimental, diplomate intermittent, chargé, hier encore, d'une mission temporaire à Constantinople. Je sais bien qu'ils ont tous deux un égal respect de l'Islam, une pareille admiration de l'enchanteresse Corne d'Or et du vieux Stamboul musulman, — de ce Stamboul qui se rétrécit de jour en jour au contact des laideurs et des vulgarités européennes ; je sais bien aussi que tous deux y écrivirent, il y a quelque vingt-cinq ans, leur première idylle exotique et qu'*Aziyadé* se confond presque avec la Medjé ou Nedjibé d'André Lhéry. Mais, apparemment, ce ne sont là que de fortuites similitudes, puisque Loti, encore comme André Lhéry, — « ne veut plus maintenant se mettre en scène ; » et, d'ailleurs, s'il s'agissait de lui, se fût-il complu de la sorte à nous décrire le charme particulier de son héros, à nous peindre jusqu'à son rire et à ses « gencives » d'enfant qui « donnent l'illusion de la jeunesse » ? N'aurait-il pas éprouvé quelque gêne à reproduire et surtout à s'adresser les jolies lettres enthousiastes, ou gentiment câlines, ou subtilement amoureuses de Zeyneb, de Mélek ou de l'adorable Djénane ?

Voilà donc qui est entendu : il faudra distinguer Loti d'André Lhéry. Tout au plus aurons-nous le droit de constater entre eux une fraternelle ressemblance, — la ressemblance que Djénane rêvera bientôt entre ce même André Lhéry et le héros du futur livre où il doit, inspiré par elle, travailler à l'affranchissement de la moderne femme turque. Et nous en serons mieux à l'aise pour étudier la crise délicate que traverse André, pour y découvrir le secret des mélancolies suprêmes, des beautés précairement intenses, des accents plus profonds, des pitiés plus vibrantes, — et aussi des imperfections, des détours ou des lenteurs qui caractérisent *les Désenchantées*.

Quand lui parvient le premier billet anonyme, le lointain appel de Djénane, il sent déjà, en effet, « l'irrémédiable souffrance de s'être éparpillé chez tous les peuples, d'avoir été un nomade sur toute la terre, s'attachant çà et là par le cœur. » Mais si légers, si vains qu'ils aient pu être, ces attachements *furent* sa vie : va-t-elle donc finir avec eux et, orientée vers un autre idéal, n'eût-elle pas été plus douce, ou plus noble, ou moins éphémère ? Telle est la double question qu'il se pose non sans angoisse et à laquelle vont répondre de très rassurante façon ses trois petites amies de Stamboul. Oui, loin d'être aussi « marqué » que le pensait l'espiègle Mélek, il est encore et toujours de ceux qu'on aime. L'adoration secrète, mais exaltée, brûlante, tragique de Djénane en témoignera superbement. Et, tandis que ce grand amour dissipe ses craintes d'aujourd'hui, la voix des trois dames-fantômes, des trois âmes-sœurs voilées de noir lui suggère la route à choisir dans les ténèbres de demain. « Le temps est venu pour vous, André, de chercher et de décrire dans l'amour autre chose que le côté pittoresque et sensuel. Essayez maintenant d'extérioriser votre cœur jusqu'à lui faire sentir l'amertume de cette souffrance, par exemple, qui est la nôtre : ne pouvoir aimer qu'un rêve ! » Ainsi parlera Djénane et, ailleurs, c'est Mélek qui écrira finement au dilettante désabusé : « Votre plus grand mal, c'est, notre ami, qu'on vous a trop aimé et qu'on vous l'a trop dit... A présent vous sentez que tout est vide parce que vous n'aimez pas vous-même. Croyez-moi, aimez à votre tour et vous verrez comme ça vous guérira ! » Faut-il après cela s'étonner qu'André Lhéry s'attarde un peu dans cette chaste intimité ? Comment ne chercherait-il pas à multiplier ces entretiens délicieux et furtifs qui lui font oublier la rapide marche du temps, et où son cœur touché de la grâce, presque guéri de l'égoïsme, se sent près de refleurir ? Pour rencontrer, pour contempler encore ses chères petites recluses dont il sait, lui, la fin prochaine, comment ne nous ramènerait-il pas vingt fois à ces Eaux-Douces d'Asie que sillonnent les caïques peinturlurés et mystérieux ou à cette élyséenne prairie de Béicos sur laquelle tant de sveltes formes voilées passent et repassent comme « les Ombres bienheureuses du Paganisme ? » Comment surtout refuserait-il à ces bienfaisantes opprimées de prendre leur cause en main et de formuler avec toute la magie de son art leurs justes revendications ?

Aussi bien ne sera-ce manquer ni à son culte du passé ni à cette religion du Coran qu'il aime et vénère entre toutes, car elles se contenteraient de peu, les jeunes révoltées des harems. Ce qu'elles réclament, ce n'est pas de courir le monde à visage découvert et de porter des chapeaux empanachés comme les Levantines de Péra. Au contraire, elles tiennent à la patrie de leurs aïeux et à la plupart des coutumes de l'Islam. « Mourir ici et dormir là-haut, à Eyoub, non loin de Nedjibé, — j'allais écrire d'*Aziyadé*, — parmi la séculaire moisson de stèles blanches ! » A ce souhait de Djénane, presque toutes ses compatriotes s'associeraient volontiers ; et leur voile même leur resterait cher à condition qu'il fût permis de le relever quelquefois. Recevant aujourd'hui une éducation d'Occidentales, de raffinées et d'intellectuelles, elles demandent simplement qu'on les traite en êtres pensants, en femmes libres et responsables. Elles veulent pouvoir correspondre, causer avec certains hommes, — surtout lorsqu'il s'agit d'un fiancé ; elles veulent enfin que ce fiancé, choisi par elles, ne soit plus le maître imposé, encore inconnu la veille, le capricieux despote réduisant sa compagne à l'état d'esclave séquestrée ou de passive odalisque, ayant droit de répudiation et, — qui pis est, — de bigamie.

A leur requête, les partisans de la tradition, — aïeules austères et grands-oncles rigides, — objectent que la femme turque a deux moyens d'éviter ces mésaventures conjugales : le refus, avant, et le divorce, après. Ils ajoutent que son époux, par une délicatesse assez rare chez d'autres peuples, se donne toujours la peine et le temps de la conquérir, enfin que, légale ou clandestine, la bigamie est partout en usage.

Mais, fort de ses enchantements et de ses philtres coutumiers, Loti, — pardon : André Lhéry ! — va leur répondre à son tour par la triple histoire de Djénane, de Zeneyb et de Mélek. Il nous fera pleurer avec elles et sur elles. En faut-il davantage pour être convaincus ? Nous oublierons donc que cette altière et complexe Djénane eût sans doute été dans n'importe quelle civilisation une rebelle et une incomprise ; nous ne verrons que ses malheurs, que les torts d'un mari, — en somme très supportable, mais à qui elle ne pardonne pas d'avoir su éveiller ses sens de petite barbare. Nous l'aimerons pour sa culture de harem, toute littéraire, tout artificielle, pour ses contradictions, pour ses subtilités, pour ses réticences féminines, pour ce symbolique voile d'orgueil et de pudeur farouches qui ne tombera qu'en trois solennelles occasions aux yeux éblouis d'André Lhéry ; nous l'aimerons pour sa ressemblance avec Nedjibé, Circassienne comme elle, pour le pieux hommage funéraire qu'elle rend à l'amie de son ami ; nous l'aimerons enfin pour son agonie sublime et pour cette lettre passionnée, — l'une des plus admirables pages de Loti, — où, presque d'outre-tombe, elle crie tout son amour. Et nous plaindrons aussi la sage, la grave Zeneyb qu'une imprudente union a jetée aux bras d'un poitrinaire et qui, mortellement touchée, attend en paix sa délivrance ; nous plaindrons Mélek, — cette rousse Mélek dont l'esprit malicieux, le nez retroussé, les yeux rieurs prêtaient si peu à la tragédie, mais qui mourra de fièvre cérébrale plutôt que d'affronter l'enfer d'un second mariage.

De quelle poésie saisissante le romancier a entouré cette mort de jeune musulmane, de quelle plume émue et sobre il en note les phases pathétiques, les rites étrangement sinistres, — entrée de passantes voilées qui montent, l'une après l'autre, prier à haute voix, apparition plus terrible encore de la vieille « laveuse » attachée au harem, transport du léger cercueil, enveloppé d'un châle de La Mecque, sur les bras des hommes de bonne volonté, — c'est ce que je ne saurais exprimer ; mais nous ne sommes guère moins bouleversés qu'André Lhéry quand, s'étant glissé parmi les porteurs, il sent le pauvre petit corps « peser un peu à son épaule ».

Et je n'essayerai pas non plus de rappeler ici les merveilleux, les innombrables décors de Stamboul — oh ! ce clair de lune devant la mosquée de Sultan-Fatih ! — qui viennent encadrer à chaque instant cette frémissante histoire d'amour. En pareille matière, la maîtrise de M. Pierre Loti n'a plus rien qui doive nous surprendre ; et ce que nous voulons avant tout retenir des *Désenchantées*, — Belles au bois dormant qu' « un souffle d'Occident éveilla trop hâtivement peut-être au mal de vivre, à la souffrance de savoir », — c'est que cette œuvre, je le répète, marque une étape décisive dans la carrière de l'auteur ; c'est qu'il y modifie sa manière en sortant un peu de lui-même, — oui, un peu plus encore que dans *Mon frère Yves* ou que dans *Pêcheur d'Islande* ; c'est enfin que de la détresse intime il y passe insensiblement à l'altruiste compassion et qu'on peut voir là un symptôme de magnifique renouveau.

Marcel Ballot.